

21
La visite des dieux.

Est-ce donc si difficile, dis ?... J'aurais
habité avec toi, au fond d'une forêt,
une métairie obscure, triste et fraîche ?

Les pousins auraient couru sous notre lit
pendant que tu aurais étiré ton corps lisse
entre les draps rugueux parfumés de mélisse.

La bouche aimée, comme un Coquelicot chaud
avant l'orage, te serait amollie sur mon épaule
mme et j'aurais pris à bras le corps ton corps.

Nous nous serions levés à l'heure ou le matin
est encore la nuit, alors fut le chemin
out froid et fut l'on trebuché aux mots de terre.

M'aurais été, à l'étable, traire la vache,
et on aurait entendu le doux sournailles
et le bruit dur du jet de lait dans l'étain noir.

Un petit feu aurait lui à la cuisine
et nous aurions ôté, ô ma Mamore amie,
comme deux tout petits Philémon et Baucis.

Igué toi aussi que nous eussions reçu
des dieux. C'eût été après la plu-
ie, par un grand vent d'arbres tordus.

Et notre pauvreté leur aurait fait honneur.
Ces dieux eussent loué le fond de notre cœur
et notre médiocrité d'or.

Il me semble le Voir, ces dieux, graves et lents.
 Ils se seraient assis à la table, tremblante
 dont Ovide a parlé d'une façon touchante.

Du laitage, de duif, de mets simples et purs,
 quelques raisins cueillis aux tourelles d'azur,
 du miel auraient charmé leur divine nature.

Alors, prenant ma lyre, ô ma douce Namore,
 ayant sur ton col frais et brun semé de roses,
 je leur aurais chanté ces simples choses :

Immortels à la belle contenance :
 j'habite en terre béarnaise
 une maison aux murs de glaise,
 au toit de branches.

Ma barbe est, dit-on, pareille
 à l'enroulement des lierres
 aux treilles.

Ayant eu de nombreux tourments,
 je me suis retiré presqu'au tournant
 de la route, où je regarde gravement
 l'existence.

Je chante une femme. Namore
 est son nom, sa chair d'or.
 Je la célébrerai encore,
 jusqu'à ma mort.

... Car nos âmes, sont fiancées
 comme des fleurs ou des ramiers
 balancés ou balancés
 sur le même écueil.

Je fais de vers et recors
 de lettres. Sous mon toit
 viennent parfois s'abriter
 des dieux et des poètes.

Je souffre cruellement,
 et c'est ce qui m'a donné
 sans doute quelle indulgence
 et pitié.

Ah! je suis triste et ne puis
chanter combien! Je suis
plus triste que le vieux fruit
triste.

Le chant de ma flûte est pareil
à la tristesse des soleils
qui éclairent des enfants désolés
sous des bruyères.

O Mort! Enlève-moi! Rends-moi
sans ailes, solennelle,
comme d'ordinaire, autrefois,
le poète.

Ah! Je m'attends plus que le mal,
que le malheur, que l'angoisse
qui serre et qui froisse
l'âme.

Unites vous, devenues, jeune fille
et vous, ô jeunes filles
pareilles à de grands vins
dresses?

Ne me reste plus qu'à rire
nerveusement
comme un fou à qui la vie
fait mal.

Ne me reste plus, mon Dieu,
qu'à couber la tête
et à vous crier:
Merci: je suis poète.

~~Francis Jammes~~

Ainsi, aurais-je, en frémissant, chanté.
Puis, les dieux graves et lents s'en furent allés
vers ta côte, couleur de miel, qui grimpe au vide.
Oui, là-bas, j'aurais vu les dieux sombres,
sur leurs cannes, s'enfoncer dans le crépuscule,
magnifiques ainsi que des marbres de tombes
et doux comme des chants qui expirent aux flûtes.

FRANCIS JAMMES. 1898.

Francis Jammes